

Zola et son exemple

Discours de Médan

Jules Romains

Quand l'un de nous est appelé, après tant d'autres, à rendre un hommage public à un grand mort de la taille d'Emile Zola, il me semble que son premier devoir n'est pas de se demander : « Que convient-il que je dise ? Qu'attend-on de moi que je dise ? » Cette façon trop officielle de prendre les choses ne serait pas tout à fait digne de l'homme que nous célébrons. Il n'a pas besoin de ces louanges sans particularité qui n'engagent pas l'essentiel de nous-mêmes. Il mérite un effort de vérité plus intime. J'ajoute qu'il n'a rien à en craindre.

La question digne de lui que l'on doit se poser en une telle circonstance me paraît être : « Qu'est-ce que je pense *réellement* de lui ? » Et ce mot *réellement*, outre qu'il nous interdit les fadeurs éloquentes, nous conseille de ne pas repousser ce qui nous vient d'abord et spontanément à l'esprit ; même les plus simples souvenirs, même ces menues images vagabondes de notre passé, qui ne prouvent rien, qui ne signifient même probablement rien pour autrui, mais qui enrichissent pour nous la substance de nos jugements, les rattachent à nos fibres secrètes, les chargent d'une émotion inexplicable, et contribuent ainsi, je le crois, à douer certaines de nos admirations d'une solidité, d'une chaleur, d'une vitalité que d'autres n'ont pas. Oui, il faut nous réjouir quand le nom d'un grand homme éveille ainsi des échos, si modestes soient-ils, dans notre histoire personnelle. Parmi les écrivains, les artistes morts que nous vénérons, il y en a tant, qui, à cause de leur éloignement dans le passé ou dans l'espace, de la façon dont nous sommes venus à eux, des hasards de notre existence, ne tiennent en nous que la place même qu'y occupe leur œuvre. Ils sont des fantômes illustres, mais un peu abstraits. Notre tendresse pour eux voudrait pouvoir se raccrocher à ces humbles signes irremplaçables que sont les moindres événements vécus, et par quoi une grande mémoire fait vrille jusqu'au fond de nous. Que ne donnerais-je, par exemple, pour avoir été un jour le petit garçon, à qui un vieux monsieur à barbe blanche, qui était Victor Hugo, faisait place auprès de lui sur l'impériale de l'omnibus ; ou pour avoir, fût-ce avec des yeux de cinq ans, assisté aux funérailles du poète. J'y assistai bien, paraît-il, mais à l'état de futur nouveau-né, à qui manquait trois mois pour se présenter en ce monde. Et, malgré toutes les complaisances d'imagination, je doute que grand'chose me soit alors parvenu du spectacle que ma jeune mère contemplait debout dans les rangs de la foule.

Avec Zola, j'ai eu plus de chance. Le premier de mes souvenirs qui se rapporte à lui a déjà, bien que littéraire, l'acuité d'un fait d'expérience personnelle. C'est peut-être le plus ancien de mes souvenirs littéraires, en tout cas le plus net parmi les anciens. J'avais dans les cinq ou six ans. Je revois une petite salle à manger, rue Marcadet ; la table, sous la suspension à pétrole. Mon père, qui était instituteur, nous lisait, à ma mère et à moi, par fragments, d'un soir à l'autre, la *Débâcle*. Je suppose qu'il sautait quelques passages. Il lisait bien et lentement. Certaines images de guerre, telles impressions de soldats couchés dans un champ qui entendent les balles vibrer au-dessus et autour de leurs têtes comme des abeilles, me saisissent à ce point, par un caractère qui devait être leur vérité humaine – il y a une vérité humaine perceptible au plus jeune esprit – qu'elles devinrent inséparables pour moi de l'idée de guerre ; et beaucoup plus tard, quand je lisais d'autres récits de batailles, que leurs auteurs avaient voulu héroïques, exaltants, je crois bien que le sifflement des balles de la *Débâcle*, venu des lointains de mon enfance, traversait toute cette emphase de son bruit ténu de réalité.

Peu d'années après – j'étais encore un tout petit garçon – je vis Zola pour la première fois. C'était au Trocadéro, dans la vaste salle ingrate, émouvante à sa manière, qu'on est en

train de démolir. L'on m'avait mené entendre lire par Zola lui-même les premiers chapitres de son *Lourdes*, encore inédit. Ma mère, fervente catholique, avait découvert ainsi le moyen de concilier sa foi religieuse et son admiration littéraire. Je trouve, à distance, que ce n'était pas si mal. Le public était très nombreux, et recueilli. J'ai encore dans l'oreille la voix de Zola, avec son timbre ; sa diction paisible et sûre, où le petit Parisien que j'étais, fort à l'affût pourtant des moindres bizarreries, ne sut point déceler le zézaiement dont Léon Daudet, depuis, s'est moqué. Je me rappelle aussi, non point la teneur, mais l'atmosphère des phrases, ce qu'elles me parurent dès ce moment-là dégager de poésie, de générosité, d'intelligence bienveillante. Mais surtout je revois très bien Zola, assis derrière sa petite table, et son visage studieux, qui était un peu celui d'un médecin ou d'un professeur, sans morgue ni sévérité. Je le contemplais avec respect, presque avec stupeur. Il était pour mes parents, pour moi, le plus illustre des écrivains vivants.

Un peu plus tard, un jour que je descendais la rue d'Amsterdam pour aller au Lycée Condorcet, je le reconnus du premier coup d'œil. Il remontait la rue, par le trottoir de droite, et s'apprêtait à traverser le carrefour qu'elle forme avec la rue d'Athènes. Sa mise, sa contenance, l'apparentaient au plus anonyme des passants. Il n'était pas de ceux qui promènent leur personnage. Je crois bien qu'il portait un parapluie sous le bras.

Mon souvenir suivant ... Oh ! il est tout voisin dans le temps, mais d'une couleur tout autre : la vieille cour du Lycée Condorcet, avec les grosses colonnes, du côté de Saint-Louis d'Antin. La sortie de quatre heures. Un grand tumulte. Une centaine, peut-être plus, d'élèves des classes supérieures, des cours préparatoires aux grandes écoles, attroupés et hurlant. Beaucoup étaient coiffés du bonnet de police des pipos. Au milieu d'eux, essayant de leur imposer silence avec sa haute stature, son visage de magistrat, sa voix de père noble, le proviseur Blanchet. Mais les cris continuaient, scandés, et la troupe se précipitait dans la rue Caumartin pour s'y former en monôme. Les cris, c'étaient : « Conspuez Zola ! », et le but du monôme, la maison de la rue de Bruxelles.

Pour ma part, j'avais douze ans, et mes parents lisaient le *Petit Journal* : celui d'Ernest Judet. Je n'avais donc sur l'Affaire Dreyfus que des lumières fort brouillées. Je pensais sans doute, avec les gens de mon entourage, que Zola s'était laissé circonvenir, et luttait de bonne foi pour une mauvaise cause. Je me souviens pourtant que ces cris, ce monôme me serrèrent le cœur. A mes yeux, la grandeur de l'esprit créait autour de Zola un cercle magique, et je ne voyais pas sans horreur y pénétrer en vociférant cette cohue de jeunes barbares. Je me souviens aussi de l'extraordinaire malaise où me plongea vers le même temps un article de Judet, ou plutôt un énorme factum, qui employait peut-être six colonnes du *Petit Journal* à souiller la mémoire du père d'Emile Zola, et à persuader son million de lecteurs que le fils d'un tel homme ne pouvait être que le défenseur vénal d'un traître et l'ennemie de la patrie.

A partir de ce moment, les souvenirs se pressent et se précipitent. Ils s'évoquent plus rapidement que je ne voudrais, et pêle-mêle. D'abord une grande manchette des journaux. Une nouvelle à la fois terrible et grise. Mort d'Emile Zola. Une des morts les moins bien réussies par le destin, une de celles où ce vieux metteur en scène fatigué a eu la main la plus gauche, a le plus péché par défaut de grandeur. Une mort plus vexante encore, si l'on peut dire, que celle de Curie ou de Verhaeren. Je retrouve la surprise morne qui fut la mienne, la nôtre, le sentiment de déception et d'échec, le manque de bonne conscience et de plénitude dans le deuil. L'événement, dans ce qu'il avait d'absurdité mesquine, était une injure à l'homme qu'il frappait ; et il nous spoliait tous en même temps que lui. A lui, il enlevait la vieillesse glorieuse, réparatrice, qu'il avait si durement méritée. A nous, il en enlevait le spectacle, avec tout ce qu'il eût comporté de bienfaisant.

Puis des livres, dont on savait les titres depuis l'enfance, dont on avait regardé tant de fois les couvertures à la vitrine des libraires, mais qu'on ne connaissait pas encore, atteints, possédés l'un après l'autre ; lus avec l'attention robuste, sombre, paysanne qu'ils réclamaient.

La semaine où l'on s'accroît de *Germinal*, ou de l'*Argent*, ou de la *Faute de l'abbé Mouret*, ou de l'*Assommoir*. Une classe de ce même lycée Condorcet, en rhétorique supérieure. Chennevière était assis un gradin plus haut que moi. Il prenait peu de part à nos travaux scolaires. Je me retournais parfois vers lui, je lui voyais la tête penchée bas sur un livre, la main droite calée sur la main gauche, et le menton appuyé sur le pouce. Je lui murmurais : « C'est bien ? » Il me répondait, sans que son menton quittât son pouce : « Oui, épatant. » Le « Oui, épatant » s'appliquait à l'un des *Rougon-Macquart*, souvent à l'un des tomes les moins connus, dont Chennevière poursuivait alors – avec plus de méthode, plus de continuité que moi – l'exploration enthousiaste. Il devait nous en communiquer le fruit, un peu plus tard, dans une admirable étude qu'aucun fervent de Zola n'a le droit d'ignorer.

Vers la même époque, nous fûmes témoins d'un retour des violences anciennes. La mémoire de Zola réveillait autour d'elle la mêlée des passions, plus ou moins idéales, que *J'accuse* avait mise en branle quelque dix ans plus tôt. Les fidèles du maître réclamaient le transfert de ses cendres au Panthéon. A quoi s'opposaient avec horreur toutes les tribus des bien-pensants. Nous autres, gens de mon âge, n'avions pas encore voix dans la querelle. Mais nous n'étions plus des enfants qui assistent, sans trop comprendre, au tumulte de leurs aînés et au déchaînement des grandes personnes. Nous étions devenus des garçons instruits et décidés. Il nous arrivait de juger les combattants avec une sérénité qu'ils étaient excusables d'avoir perdue, et aussi, parfois, avec une exigence intellectuelle qu'ils auraient bien fait de garder envers eux-mêmes. Deux images de ce temps me hantent. Le bas de la rue Rochechouart. Un camelot hâtif qui crie le titre d'une brochure : « Emile Zola, par Emile Faguet. » Faguet, qui était alors un des deux princes de la critique, et l'un des chefs, au moins nominaux, du conservatisme cocardier et de l'antidreyfusisme impénitent, avait jugé opportun de publier, ou de republier, ce libelle, fait peut-être de quelques vieux articles retapés et remontés en virulence ; où, si j'ai bonne mémoire, laissant à d'autres le soin de stigmatiser le Zola de l'affaire Dreyfus, il s'attaquait, avec son autorité de spécialiste, à l'écrivain et au romancier. L'autre image qui me revient, c'est celle du journal où nous lûmes, Chennevière et moi, le compte-rendu d'un débat qui venait d'avoir lieu à la Chambre, précisément sur le projet de transfert au Panthéon des cendres de Zola. Je ressens encore notre indignation. Elle était d'une nuance très particulière. Je crois me souvenir – excusez-moi si quelque erreur de fait se mêle à ces évocations, pour lesquelles je n'ai voulu ni vérifier une date ni consulter un texte – je crois me souvenir, donc, que le principal orateur qui prit la parole contre le transfert fut Maurice Barrès, et que l'homme politique qui se chargea de défendre le projet était quelqu'un pour qui nous avions une grande estime. Mais ce jour-là, il fut mal inspiré. Comme il nous déçut ! Comme il nous fournit le modèle de ce qu'il ne faut pas faire ! Quel gage il donna, sans en avoir l'air, sans peut-être en avoir conscience, aux bien-pensants et au conformisme ! Ne s'avisait-il pas d'accorder à Barrès, qui n'en demandait même pas tant, et qui avait parlé davantage encore en homme de parti qu'un homme de lettres, que Zola, comme écrivain, évidemment, c'était bien contestable ; que ce n'était pas la fleur du panier ; mais que le citoyen Zola avait fait preuve d'un beau courage au moment de l'Affaire ; que pour ainsi parler l'homme avait racheté l'artiste ; et qu'au total c'était l'auteur de *J'accuse* plus que l'auteur de *Germinal* que la république radical-socialiste allait porter au Panthéon. Oui, je me rappelle notre colère. Ce mauvais compliment, ce lâchage détourné, ce mea-culpa par procuration, ce plaidoyer pour les circonstances atténuantes nous parurent plus cruels à entendre que les attaques de Faguet ou de Barrès.

Ici, laissez-moi vieillir de plus de vingt ans d'un seul coup, et me trouver un soir, à Berlin, assis à l'orchestre d'un grand théâtre. La salle est comble, religieusement attentive, (comme jadis cette foule du Trocadéro) mais moins sereine, travaillée en dessous par des passions, peut-être par des angoisses et des pressentiments. On joue ce soir-là une pièce allemande intitulée : *Affaire Dreyfus*. Et le héros de la pièce, ce n'est pas Dreyfus, c'est Zola.

Héros au sens plein et antique. Il lutte contre les forces du mal. Il lutte par les moyens de la justice et de l'esprit. Pour rendre ce combat plus exemplaire, pour bien montrer que c'est l'esprit tout seul, tout nu, qui osa se jeter un jour à l'assaut des Puissances formidablement armées de la Société et de l'Etat, à l'assaut d'un mensonge cuirassé de fer et de béton, l'on a fait un Zola plus âgé, plus gauche, plus dénué qu'il n'était : un vieil intellectuel timide et tremblant. Oui, même sa voix, même ses mains tremblent. Mais de ce corps presque dérisoire se dégage un pouvoir merveilleux, qui dissout peu à peu fer et béton, qui vient à bout du mensonge, et qui est le pouvoir de la pensée vraie. Et le public de Berlin acclame les phrases de ce Zola de légende, qui est entré dans la bataille pour défendre contre la raison d'Etat, contre la caste militaire, contre le préjugé de race, un Juif innocent. Et le public de Berlin témoigne, par sa promptitude à souligner les allusions, qu'il ne se méprend pas sur la portée de la pièce et que, la défaite de toutes ces sombres idoles, c'est pour son compte aussi qu'il la célèbre. (Cette même pièce, vous vous le rappelez, ne put pas être jouée à Paris, ou du moins fut arrêtée dès les premières représentations. Quelques amis de l'ordre qui, dès ce temps, commençaient à se faire la main, la jugèrent subversive, et le Préfet de Police leur donna raison.)

Ce n'est pas bien vieux ... Cela ne date pas de cinq ans. Quelques mois après, les hasards d'un congrès à Londres me mettaient en contact avec l'auteur, ou l'un des deux auteurs, d'*Alfred Dreyfus* : Hans Rehfisch ; un homme jeune, ardent, plein de gentillesse, d'idéalisme, de bonne camaraderie ; Juif au demeurant. Il présidait alors la Société des Auteurs Dramatiques d'Allemagne. Il ne connaissait pas Londres. Nous allâmes nous promener ensemble dans certains quartiers de l'Est, du côté de White Chapel et de Bethnal Green, que je voulais lui montrer. Nous errâmes plusieurs heures le long de ces vastes voies à la fois populeuses et mystérieusement désertiques. Nous traversâmes des marchés en plein vent. Nous déjeunâmes d'un sandwich et d'un verre de pale ale dans un bar d'une petite rue. Chemin faisant, nous parlâmes de Zola. Mon compagnon me dit ceci, qui me frappa vivement : « Nous autres – il entendait par nous autres la jeune littérature allemande d'extrême gauche dont il faisait partie, dont il était un des chefs – nous attachons une très grande importance à Zola. Il n'y a pas d'écrivain du dix-neuvième siècle qui soit aussi actuel pour nous. Il l'est plus que Tolstoï, plus que Dostoïewski, plus même que Balzac. Il représente, bien plus qu'eux, une nouvelle position du monde, les nouveaux problèmes de la vie collective et de la vie prolétarienne. Il est le seul qui soit sorti de l'ère bourgeoise. Il est à l'entrée du monde nouveau. Même comme pur artiste, nous l'admirons beaucoup. Car son esthétique elle-même aborde des problèmes inédits et en offre une première solution. » Il ajouta : « Je sais que nos camarades russes pensent comme nous là-dessus. J'en ai souvent parlé avec eux. » Je lui répondis que de mon côté j'avais fait la même constatation.

*

*

*

C'est ce dernier souvenir qu'il m'est agréable de tenir en face de moi, au moment où je voudrais essayer avec vous de formuler ce qu'un homme, un écrivain de 1935, peut penser de Zola. Oui, nous devons d'abord nous garder, comme d'une offense, de l'erreur que commit jadis l'homme politique dont je parlais, et qui concédait le Panthéon à Zola, comme on donne à un élève pas très doué le prix de bonne conduite. Commençons par dire avec beaucoup de fermeté qu'à nos yeux, Zola, comme écrivain et comme artiste, est grand. Il est un des plus grands du dix-neuvième siècle, et il reste un des plus actuels. Je ne suis même pas très éloigné de penser, comme Rehfisch, qu'à certains égards il est le plus actuel. Chez d'autres qui furent aussi grands, les problèmes, les conceptions de la vie furent déjà loin de nous à toute vitesse,

prennent déjà la figure d'une civilisation charmante peut-être mais disparue. Ils sentent leur « ancien régime ».

Sa grandeur, Zola la détient à plusieurs titres. Il est banal de louer sa puissance de constructeur ; mais si l'éloge est banal, le motif de l'éloge ne l'est pas. Depuis l'achèvement des *Rougon-Macquart*, c'est-à-dire depuis bientôt un demi-siècle, nous avons appris combien le génie de la construction est rare, combien – en littérature et ailleurs – il y a peu de grands architectes. Nous avons vu foisonner les œuvres ingénieuses et petites. Plus d'une, tout en captant les faveurs précaires du public, trouvait le moyen d'être petite sans être réussie. L'architecte n'avait rêvé que d'un kiosque, mais n'avait même pas eu la force de le faire tenir d'aplomb. D'autres œuvres témoignaient de vellétés plus hautes, s'essayaient à organiser une matière plus abondante. Mais si leur ambition était honorable, elle servait surtout à nous montrer, à nous rendre palpable la difficulté des grandes entreprises. Et ces apprentis constructeurs, soit par la brièveté de leur souffle, soit par leur embarras devant la diversité des matériaux, soit, ce qui était plus grave, par leur pénurie de matériaux, soit enfin par l'étroitesse de l'horizon dont leurs œuvres nous donnaient le commandement, nous faisaient retourner vers le père Zola comme vers le père Hugo pour avoir le plaisir d'entendre respirer une poitrine infatigable, et de voir monter des murs patients, où l'énorme matière subit le joug de l'homme avec tranquillité.

Mais il arrive qu'un grand constructeur apporte aux choses de son temps le bienfait d'une figuration suprême. Il les organise et les offre à l'avenir, comme le plus beau cadeau qu'un âge de l'humanité puisse faire au suivant. Mais il ne prétend rien sur l'avenir, il n'empiète point sur lui. Bref, il est très rare qu'un grand réalisateur soit aussi un grand précurseur. Les deux fonctions semblent s'exclure. Les grands précurseurs se recrutent volontiers parmi les incomplets, les tourmentés, les instables, les inassouvis (leur assouvissement et leur plénitude étant en quelque sorte remis, confiés à l'âge futur). Seuls un petit nombre de créateurs possèdent une fécondité assez surhumaine pour faire d'abord tout ce qu'ils veulent, et en outre ensemer un large champ d'avenir. Shakespeare, Beethoven, Balzac, Hugo, Wagner, voilà les noms qui viennent aussitôt à l'esprit quand on cherche quelques exemples de cette puissance paradoxale.

Eh bien ! Zola n'est pas moins grand comme précurseur que comme constructeur. Ne craignons pas de dire qu'à certains égards ce qui se fait de plus neuf et de plus hardi dans les diverses littératures du monde marque une dette de filiation envers Zola et ne se fait pas faute de la reconnaître.

*

*

*

Je ne veux pas laisser passer l'occasion de rendre hommage à la forme de Zola. Il ne manque pas en effet, parmi ses admirateurs de bons esprits qui déclarent volontiers : « Ca, le style ... » D'abord il faudrait s'entendre sur les limites qu'il convient d'assigner à ces notions trop souvent ambiguës de forme et de style. Pour les précieux et les décadents, l'idée de style se réduit à ce qu'on pourrait appeler les accidents de la phrase, aux papillotements, aux scintillements, aux surprises qu'elle exhibe. J'entends traiter de « brillants stylistes » des gens qui, dans l'ensemble, écrivent mal, mais qui en effet saupoudrent leur mauvais style d'une quantité de bizarreries brillantes ; que nous appellerons des trouvailles, quand elles le méritent, et pour rester justes. Mais n'oublions pas que dans la grande tradition, celle des suprêmes génies, celle que nous appellerons classique, en enlevant au mot classique tout soupçon d'académisme, le style est d'abord – pour nous rapprocher d'une formule justement célèbre – un ordre, au double sens d'ordonnance et d'exigence. Volume de la pensée qui trouve son débit, y compris la vitesse, la forme du flot, les effets d'épaisseur, de transparence,

de bouillonnement. Mais aussi d'effort de la pensée pour se dire, et pour se dire toute, pour s'épuiser dans les mots par un acte vraiment amoureux, et qui, comme l'amour, suppose à chaque seconde des voluptés d'accomplissement, parmi lesquelles la jouissance verbale doit entretenir, aussi discrètement qu'on voudra, son frisson continu. Que le style de Zola ne réponde pas, point à point, à la totalité de cette définition, peut-être ; mais je prétends qu'il y répond pour ce qui est des qualités maîtresses.

*

*

*

Maintenant, je me sens à l'aise pour rendre hommage à l'homme, et au héros civique. Je puis le faire sans arrière-pensée ; sans crainte de paraître esquiver le premier devoir, qui était l'hommage à l'écrivain, à l'artiste, au créateur.

Je le ferai aussi avec joie, avec un sentiment de soulagement. Jamais nous n'avons eu plus grand besoin de contempler un tel exemple. Jamais nous n'avons eu plus de raisons de mesurer l'incroyable prix d'un tel courage, d'une telle vérité.

Où que nous jetions les yeux, que ce soit à l'intérieur ou au dehors de nos frontières nationales, ce que nous apercevons autour de nous, c'est l'exemple mille fois répété de la défaillance des intellectuels, de leur conformisme vertigineux, de leur aptitude non seulement à subir (ce qui serait, hélas, humain et pardonnable), mais à servir et à saluer n'importe quoi, à lécher les pieds de n'importe quelle idole, en ne lui demandant que d'être forte et de faire peur. Oui, nous assistons depuis quelques années à une Exposition Universelle et Permanent de la Lâcheté civique. Et, comme dans une exposition bien faite, tous les modèles nous sont présentés, toute la gamme des produits. Il y a, à la place d'honneur, les pièces de premier ordre, les grands traîtres à la cause de la vérité et de l'esprit, les criminels qualifiés : ceux qui ne se contentent pas de se taire, d'obéir, d'approuver, mais qui se battent à qui criera le plus fort contre la raison, le droit, la justice, à qui piétinera le plus furieusement la liberté humaine, la conscience humaine, l'idéal de la paix et du travail. Même chez nous il suffit d'ouvrir tel journal pour les entendre hurler. Ailleurs, c'est plus simple, on n'entend qu'eux. Mais à côté de ces vedettes, il y a la foule des petits lâches, des moitiés et des quarts de lâches ; ceux qui ne disent que la moitié – ou le quart – de leur pensée, parce qu'ils ne veulent pas se priver de certains honneurs, de certaines consécration ; ceux qui vous déclarent dans les coins : « Mais oui ... Evidemment ... Je sais bien ... » mais qui ne sont jamais là où l'on risque de se compromettre ; ceux qui se demandent anxieusement d'où peut venir le maître de demain, redoutable aux idéologues, et qui d'avance s'exercent à lui sourire, cherchent comment il faudra s'y prendre pour rallier le plus vite possible la troupe de ses serviteurs. Il y a ces intellectuels sortis du peuple, qui verdissent de la terreur de déplaire aux gens du monde, et qui prennent des airs de dégoût, d'indulgence navrée, ou de pitié dédaigneuse, quand ils entendent au loin le peuple qui demande le pain, la paix, la liberté.

Et pourtant, je le répète, aucune époque, aucune journée de l'histoire humaine n'a jamais eu besoin autant que celle-ci du courage des intellectuels. Parce que jamais aucune n'a eu un besoin aussi vital de voir clair, de voir haut et de voir loin. Jamais aucune non plus n'a eu un pareil besoin d'être protégée contre la fascination des fausses idoles, ou d'être guérie de leur envoûtement. Depuis quelques années, nous sommes engagés, tous, sur une très mauvaise route, ou pour mieux dire, nous avons deux roues sur le bon sol et deux roues dans le fossé. Encore un peu d'aveuglement, encore un peu de délire collectif, encore un peu de lâcheté, et nous descendons nous écraser dans la pire catastrophe. Mais il suffirait peut-être d'une brusque dépense d'énergie, aux ordres de la raison, pour que d'un seul coup le monde actuel s'arrache à l'épouvantable glissade et, tournant soudain du côté du progrès, tel que l'ont défini et désigné les héros de l'esprit, les forces dont il abonde, opère dans sa condition un

changement sans précédent. Issu du péril même et des menaces qui nous assaillent, il naît en ce moment précis un très grand espoir. Il dépend peut-être de nous que l'organisation morale du monde, que l'ordre universel soient définitivement fondés, et cela à l'heure même où les fauteurs de violence et d'anarchie humaine s'apprêtaient à en détruire les assises, et ricanent déjà au spectacle de leur effondrement. Nous avons tous notre rôle à jouer dans cette conjoncture tragique. Le devoir de chacun de nous est quelque part inscrit. Et il est beau qu'il nous soit donné aujourd'hui d'en prendre conscience, tous ensemble, sous le regard immortel du Juste que nous célébrons.

